

L'ABSENT

Par Georges Maurevert

ET je puis maintenant parler, puisqu'ils sont morts tous deux — et que je vis moi-même à l'ombre de la mort... Il faut que je raconte, pour les âges futurs, la sublime aventure amoureuse dont je fus, pendant plus de trente ans, le confident, unique et l'ébloui témoin.

Aussi bien, cette histoire merveilleuse n'a guère chance d'être comprise que par ceux ou par celles qui sont un peu morts d'amour, ou par ces quelques rares exilés qui ont mis, avec le poète, leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités.

De la seconde où Emmanuel d'Avranchy et Aurélie de Mauléon se rencontrèrent, ils se reconnurent du même ciel. Ils ne s'étaient point encore parlé que déjà leurs âmes s'étaient rejointes. Le brillant salon officiel où ils furent l'un à l'autre présentés leur parut un carrefour de l'Eden, et il leur sembla que ceux qui proféraient cérémonieusement leurs noms mortels prenaient soudain des aspects de fantômes.

La marquise Aurélie de Mauléon avait alors vingt-cinq ans. Belle d'une beauté souveraine avec sa prestance élancée de Walkyrie, le marbre impeccable de son sein, son épaisse chevelure châtain aux reflets d'or fauve, ses grands yeux calmes et cette sereine démarche de déesse qui vous faisait presque vous prosterner, elle semblait encore, vingt ans plus tard, porter l'impérial manteau des adorations qu'elle suscita. Veuve de bonne heure, elle fut, jusqu'à sa mort, la belle Mme de Mauléon, comme tout Paris la nommait.

J'étais, depuis l'enfance, l'ami d'Em-

manuel d'Avranchy. C'est l'âme la plus chevaleresque, le plus noble caractère que j'aie jamais connus! Ce fut le rejeton suprême d'une race élégante, mélancolique et batailleuse. Son vaste front blanc, ombragé de la soie blonde de ses cheveux, s'inclinait d'ordinaire sous le poids d'une tristesse natale, et un mal héréditaire et mystérieux avait précocement courbé sa haute taille. Lieutenant de vaisseau à trente ans, il avait donné sa démission pour cause de santé alors que chacun le croyait porté vers le plus haut destin.

Ignoré de tous, l'amour de ces deux êtres fut une chose magnifique et douloureuse. Je ne fus mis au courant de cette liaison que trois années plus tard — par Emmanuel d'Avranchy lui-même. Secrétaire d'ambassade à Stockholm, j'étais alors en congé à Paris. Il se présenta un matin chez moi et je le reconnus autant qu'on peut reconnaître une ombre. D'un trait, il me conta son amour, d'une voix sourde, presque inaudible, avec des inflexions lointaines d'au delà...

— Je vais mourir ces temps-ci, continua-t-il, arrêtant d'un sourire affreux toute protestation... Je le sens et je le sais. C'est une affaire de quelques semaines au plus — et c'est pourquoi je suis venu te trouver, toi, mon plus vieil et mon meilleur ami. J'ai besoin que tu me rendes un service pour lequel j'abandonnerais volontiers, si c'était possible, ma part d'éternité. Je ne veux pas mourir sous les yeux de Mme de Mauléon. Je veux, au contraire, qu'elle ignore toujours ma mort et qu'elle m'aime, sa vie durant, comme un absent!...

Et comme je le regardais avec stu-

peur, me demandant s'il possédait bien toute sa raison, il poursuivit tranquillement :

— Voici ce que j'ai décidé. Je vais aller mourir loin d'elle, dans un endroit où je serai parfaitement inconnu. Je passerai mes derniers jours à lui écrire des lettres où je ne lui parlerai que de notre amour, la seule chose au monde qui nous intéresse et auprès de laquelle rien n'existe pour nous. J'en écrirai le plus qu'il me sera permis, jusqu'au moment où la plume me tombera des doigts. Ces lettres seront adressées de pays où je serai alors censé voyager à telle date; cette date ainsi que le nom du pays où je sais pouvoir trouver un correspondant français seront inscrits, au crayon, sur l'enveloppe à la place du timbre. Je t'enverrai avant de mourir toutes ces lettres en un seul paquet. Tes relations diplomatiques te permettront de demander, comme un service, à telle résidence, tel consulat, ou telle ambassade, d'affranchir et d'envoyer, à la date indiquée, ces lettres à la marquise de Mauléon, à Paris.

— Mais, objectai-je, bouleversé de sa proposition, elle répondra à ces lettres, et alors...

— Alors, tu prieras résident, consul ou ambassadeur de bien vouloir te retourner la lettre au nom d' "Emmanuel d'Auregères," nom sous lequel je dirai à Mme de Mauléon de m'écrire. Ces lettres qui te reviendront ainsi, tu les garderas ou tu les déchireras, à ton gré... Voilà le service que je voulais te demander avant de mourir... Acceptes-tu?... Refuses-tu?...

Je me jetai dans ses bras...

— Ton mensonge est si beau que j'y veut prêter les mains, autant par amitié pour toi que par admiration pour la femme que tu juges assez noble pour y croire.

— J'étais sûr de toi, me répondit-il, et Mme de Mauléon te sait mon seul ami et mon frère... Ensemble, vous parlerez de moi quand je serai... au loin...

La disparition soudaine du comte d'Avranchy ne fit aucun bruit. Il n'avait point de parents, n'était lié avec quiconque et ne connaissait, pour

ainsi dire, personne à Paris. D'ailleurs, j'insinuai dans le monde le bruit d'une exploration des bords de l'Amazone... et dame! les dangers sont si grands...

Il vécut près de trois mois à T..., petit port de la Catalogne, rédigeant fiévreusement la correspondance d'amour que je reçus sous forme de cent vingt-deux lettres, cachetées à ses armes, dans les derniers jours de juin 1866. Je compris que sa fin était prochaine.

Ce fut Mme de Mauléon qui m'apprit le trépas d'Emmanuel, en m'écrivant qu'elle venait de recevoir une longue lettre de lui, dans laquelle il la priait de faire réponse à M. d'Auregères, aux bons soins du consulat français de Cadix. Nous avions convenu avec Emmanuel que ce changement d'adresse serait pour moi le "faire part" de sa mort. D'ailleurs, il annonçait dans sa lettre que c'était la première étape de "son grand voyage."

Je sus plus tard, par une enquête discrète que je menai sur place, qu'un inconnu, un Français nommé Emmanuel — nom sous lequel il lui était parfois adressé des lettres aussitôt brûlées que reçues — était mort à T... le 2 juillet de cette année, et qu'on l'avait enterré le lendemain, dans le petit cimetière de cette localité. J'allai, un soir lourd d'automne, le cœur crevant de sanglots, fléchir pieusement le genou devant l'humble tombe de "l'inconnu" — et ce fut tout, suivant son ordre.

Au reçu de sa lettre, j'annonçai ma visite à Mme de Mauléon. Je ne sais comment, au cours de cette première entrevue *post mortem*, j'eus la force de refouler mes larmes, de cacher ma douleur, de ne pas lui crier la vérité en lui donnant, d'un coup, tout ce brûlant paquet de lettres d'amour qu'il me fallait, pendant de longues années, lui envoyer une à une!...

Peut-être fut-ce l'attitude étrange, singulièrement réservée de cette admirable femme!... Oui, il me sembla qu'elle voulait éviter toute allusion, même lointaine, à la gravité de l'affection dont Emmanuel était atteint, à son décès possible... "Je sais qu'il m'aime, me disait-elle; je n'ai pas

besoin de savoir autre chose. De près comme de loin, je suis à lui comme il est à moi. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour sentir sur mes paupières le frémissement de ses lèvres, et je n'ai qu'à écouter le silence pour entendre sa voix..."

Ella ajouta, lentement, me fixant de son beau regard violet—et le cœur me sautait dans la poitrine à ces paroles inouïes :

— Vous me diriez qu'Emmanuel est mort que je ne vous croirais pas. Je ne le croirai que le jour où *lui-même me le fera savoir...*

Elle me parla de la lettre qu'elle venait de recevoir. C'était si beau, assurait-elle, que les strophes les plus enflammées des plus grands poètes paraissaient à côté sans éclat. Elle ne pouvait plus lire autre chose; tout lui semblait, à présent, terne, banal, ennuyeux... C'était un cantique de passion, auguste et radieux, tendre et violent. On y trouvait toutes les caresses et tous les serments, toutes les joies et toutes les détresses, toutes les adorations et tous les spasmes, tous les pleurs et tous les sourires!...

Je l'écoutais, interdit, angoissé, cherchant à démêler sa vraie pensée dans ses paroles. Elle n'eut ni un geste ni un mot m'aidant à percer la troublante énigme.

— Venez me voir, mon ami, le plus souvent que vous le pourrez, je vous en prie—me dit-elle comme je prenais congé. C'est le vœu d'Emmanuel et c'est le mien. Il me fait savoir dans sa lettre que, vu l'état de sa santé, tout travail intellectuel lui étant à peu près défendu, il ne pourra m'écrire que tous les trois ou quatre mois... Venez, votre présence me sera encore un peu de lui-même...

Je m'inclinai vers ses mains pâles, la remerciant.

Et la prestigieuse aventure se poursuivit, des années et des années. Trois ou quatre fois l'an, je faisais religieusement parvenir une des lettres à Mme de Mauléon, selon le mode imaginé par Emmanuel... Et j'allais la voir aussi souvent que me le permettait ma situation diplomatique.

Je reconnaissais chaque fois, au bonheur irradiant de tout son être, à sa transfiguration merveilleuse, que le courrier lui avait apporté la chère missive...

Emmanuel avait, pendant ses quinze années de marine, visité tous les pays du monde—et il promenait maintenant la bien-aimée, par l'idée, devant les plus beaux paysages de la terre.

Il disait la douceur et le tragique des cieux et des mers, les floraisons inconnues et les astres nouveaux... Les chants des matelots se mêlaient au clapotis des flots changeants, à l'odeur des brises, à l'ombre des nuages porteurs de foudre... Il disait les villes étincelantes et les civilisations mortes; les couchers de soleil sur les monts et sur les océans, et les aubes dans les golfes et sur les fleuves. Il disait la plainte du vent dans les ruines et le cri des courlis sur les grèves...

Et il disait aussi son amour, son amour, son amour!... Tout lui était sujet et prétexte d'en parler, les fleurs, les brises, les cieux, les mers et les soleils...

J'expédiai la cent vingt-deuxième et dernière lettre il y a environ cinq ans. Quelques semaines plus tard, étant alors en mission extraordinaire dans un royaume de l'est, je fus soudainement appelé à Paris par un pressant télégramme de Mme de Mauléon. De sinistres pressentiments me firent faire diligence. En arrivant à Paris, je passai chez moi changer mes vêtements tout poussiéreux du voyage.

Une surprise m'y attendait...

Comme je décachetais rapidement la correspondance arrivée les derniers jours, d'une double enveloppe s'échappèrent *des feuilles de papier blanc, sans aucune écriture...* J'avais, dans ma précipitation, décacheté par mégarde la *dernière* des réponses faites par Mme de Mauléon à Emmanuel "d'Auregères," et que le consulat de S..., en Océanie, venait de me retourner.

Une sourde prescience me fit briser, fébrilement, les cachets des autres réponses, précieusement gardées... Toutes les enveloppes, la première comme la dernière, ne contenaient que du papier blanc!...

Mme de Mauléon avait donc deviné la vérité dès le premier jour!... Vivant en esprit avec son cher absent, elle n'avait point eu besoin de l'artifice épistolaire pour faire sa partie dans le plus beau roman d'amour qu'il fût peut-être donné à deux mortels de réaliser!... Je comprenais maintenant que si elle avait *semblé* répondre à Emmanuel, c'était, simplement, à cause de moi qu'une négligence eût sans doute étonné, et pour favoriser jusqu'à la fin le mensonge splendide dont j'étais le nécessaire complice.

Je sautai dans une voiture qui me conduisit, brides abattues, à l'hôtel de Mme de Mauléon... Trop tard!... Des domestiques aux yeux rougis me

précédèrent dans la chambre où la marquise — n'ayant plus rien, désormais, à attendre de la terre — reposait du dernier sommeil... Un sourire divin illuminait sa face extasiée... Je m'écroulai auprès du lit, mes pleurs ruisselant sur ses doigts glacés...

... A la nuit, je sortis de l'hôtel.

Une nappe de nuées noires houlait dans le ciel, piqué seulement vers le zénith d'une scintillante lueur jaune. Il me sembla que la nature elle-même s'endeuillait, et que les cieux chargeaient leurs tentures funèbres des armoiries séculaires des comtes d'Avranchy: *De sable, à l'étoile d'or, en abîme.*



FULFILMENT

THERE was a question in the one pure star
 That trembled on the West,
 Where primrose sunsets pale and deepen far
 Beyond the high snow-crest;
 A haunting question in the folds of mist
 Dropped low from fir and pine,
 Down where the valley's slopes of amethyst
 Through purpling shadows shine;
 A question, from the tawny bench-land's rim
 To that far snow-crowned brow;
 O my heart's Answer! through the twilight dim
 There comes no question now.

There was a sobbing in the wind that swept
 The pine-grown mountain side;
 A heartache as of one who begged and wept
 And would not be denied.
 A sobbing in the water, lapping low
 The brook-side rocks and sand;
 A restless, ceaseless tossing to and fro
 Of boughs on either hand;
 A nameless hunger vexing all the place
 Of cliffs and stream and shore;
 O my heart's Fulness! since I have your face
 I shall not hunger more!

MABEL EARLE.